

Jean Amadou, entre soufre et sel

Il y a un style Amadou, à nul autre semblable. Dans sa composition entre la bonne humeur, l'étincelle des mots et leur causticité. Le tout en subtile proportion chez ce Neuilléen.

Grand admirateur des "convaincus de base" et plus encore des "convaincus de tout niveau", Jean Amadou promène l'ironie enjouée de saltimbanque sur le PPF, le Paysage politique français, parfois si désolant. D'où la nécessité d'un égratigneur de gratin, disciple de Courteline, féru de Pierre Dac et lecteur de Descartes, ni grossier ni méchant, mais idéalement drôle.

Amadou, c'est une voix claire, de l'aisance, du bagout. Amadou vient à vous, si convaincant et direct, qu'il entre dans la conversation, l'oriente et la mène quand bien même nul ne pipait. Le plain-pied à ce degré-là, c'est, entre l'art du comédien et l'image du génie, déjà du Raymond Devos.

Et qu'on ne traite pas l'intéressé de chansonnier ! Qualité qu'il récuse vivement au bénéfice de celle, ô combien enviable de "journaliste de mauvaise foi". Reste que la tradition parisienne

des chansonniers n'est pas antipathique et que, sceptique entre les sceptiques, Amadou misa tout son crédit sur la réhabilitation du genre. Pour preuve le Bébête show ne transpose-t-il pas quotidiennement à l'écran la scène du théâtre des Deux-Anes ? Les petites phrases meurtrières n'y tombent-elles pas en pluie acide comme au temps de feu Pierre-Jean Vaillard ? Le règne du sobriquet et de l'à-peu-près n'y est-il pas sans partage ? Les Anes d'un

côté, la Bébête de l'autre ne sont-ils pas les deux colonnes d'une même institution politique ?

En témoignent les 30% du taux d'écoute berçant le show. Une consécration médiatique qui, sur une chaîne privée, vous rend "invivable". Comme de bien entendu, les bonnes âmes tonnèrent contre cette profanation du système à travers sa classe politique. Le premier magistrat de la France en "Dieu" passe encore, mais en "Sonotone olympien", en "Fornicateur infailible"... De quoi faire partir les chassapots tout seuls. Il est apparu que non, que les volées de bois vert administrées par délégation réjouissaient l'ouvrier parisien, le bourgeois haut-seiniais et le rival et que chacun y trouvait compensation à ses frustrations. En somme,

l'unanimité faite autour d'une grenouille cynique, vaniteuse, égotante. Un reflet dégradé du Prince.

La scène se déroule, vous le savez, devant un comptoir de bistrot. Haut lieu symbo-

lique de l'esprit national. Kermitterrand pérone, Roucas à sa gauche. Une question se pose : comment lient-ils la sauce ? "Très simplement", répond Amadou. *Du lundi au vendredi avec Collaro et Roucas, nous nous retrouvons à 13 heures dans un des bureaux d'Europe 1. Et ça tourne. Nos instruments de travail sont les journaux. Roucas déplie Le Parisien, Collaro Le Figaro, et moi Libération*. Et puis tout y passe : les chemises à carreaux de Jack Lang, le harcè-

lement sexuel, les paysans... Soit une heure de travail, d'épinglage et d'épluchage collectifs. Sous l'œil impavide de la dactylo qui tape à mesure l'équivalent de cinq minutes de textes.

Résolument immodeste, Jean Amadou dédaigna de fréquenter les cours d'art dramatique : "Je me suis abstenu faute de savoir s'il fallait encore que j'en prenne où si je pouvais déjà en donner". Aussi bien essuya-t-il les plâtres de sa carrière, à vingt-deux ans en jouant au théâtre La Bruyère le rôle d'un noir sexagénaire des *Mystères de Paris* : "Tous les soirs, et quelquefois en matinée, je devais me passer le visage au cirage noir et me saupoudrer de la farine dans les cheveux. Un délice..." Marcelle Tassencourt l'engage comme hallebardier : "Je montais la garde pendant que Roger Hanin essayait d'étrangler sa sœur". On lui confie ailleurs la délicate mission d'incarner un boucher assassin, qu'il interprète... en smoking : "J'étais obligé de m'habiller ainsi parce que vingt-cinq minutes après les rappels, je devais entrer sur la scène du théâtre des Dix-heures pour faire mon numéro".

De fil en aiguille l'artiste perce sous le stakhanoviste du cachet, et le fils de l'inspecteur des PTT à Lyon-Perrache.

ayant ache-

vé ses études "sans diplôme" au lycée Ampère, succombe enfin à sa plus chère envie : mettre en forme des sketches.

Les Dix-heures lui donnent sa chance, en 1958 : "Je crois que je me suis imposé, car je suis

resté là quinze ans". Il y rencontre celle qui sera sa partenaire, Anne-Marie Carrière. Suivent d'autres bonnes adresses, Bobino, le Don Camilo, l'Orée du Bois. En 1964, avec *Ce soir on égratigne* (une déclaration d'intention à la Henri Rochefort), il fait son entrée à la télévision. Dix ans plus tard, il anime *Samedi soir* avec Philippe Bouvard.

Puis il lance, sur France Inter, *l'Oreille en coin* : "Le producteur me laissait dire ce que je voulais. Aucune censure." Suit

C'est pas sérieux, en 1975, où

La Lorgnette de Jacques Martin diffusée même

jour (dimanche) même heure (13 heures) s'en sort quelque peu bossuée et passablement éreintée par la critique. A l'époque, Amadou observe au sujet de Martin :

"Rival mais ami. Il ne me jalouse que mon titre de grand officier des chevaliers du Tastevin de Bourgogne. Lui, n'est qu'officier.

Une voix claire, de l'aisance et du bagout

Jacques Martin s'est essouffé, et cela nous guette tous. La télé use énormément, il ne faut pas l'oublier."

Une voix de l'aisance... C'est qu'il a tout fait, tout essayé, Jean Amadou. L'école du cabaret, bien sûr, qui est la meilleure et la plus âpre, mais aussi la vente des téléviseurs, puis la post-synchronisation : "J'étais tantôt la voix française de Vittorio de Sica, tantôt Ed, le cheval qui parle." Célibataire jusqu'à trente et un ans, il "flambait" au poker, se faisait interdire au casino. Conscrit, il s'abonne à *Combat* et se fait ainsi remarquer, doublement, pour sa taille, le mètre quatre-vingt-quinze, et sa passion de la politique. Le sport l'attire - il a "couvert" le Tour de France, le Tournoi des cinq nations, la Coupe d'Europe de football ; il écrit - *Il était une mauvaise foi* (110 000 exemplaires) ; il savoure - les escales gastronomiques au hasard des tournées relèvent de l'impérieuse nécessité.

Son jardin secret ? Il est dans le ciel. Ou presque, deux cents mètres carrés en terrasse à Neuilly. Pas de géraniums. Des rosiers, des cerisiers du Japon, des pommiers, des bouleaux, des érables. Sans oublier le potager...

Eric Verneuil

